



Université Paris-Sorbonne Paris IV

CNRS



E.A. 4081 Rome et ses renaissances      UPR 76 Centre Jean Pépin-CNRS

## JOURNÉE D'ÉTUDE ET DE RECHERCHE

Organisée en collaboration  
par Hélène Casanova-Robin et Pierre Caye

### *L'auctoritas de la langue latine*

**Vendredi 14 février 2014**

**de 9h 30 à 18h**

**en Sorbonne**

(le matin salle F 659 – l'après-midi Amphi Cauchy)

Le latin, en tout cas l'auteur latin, aurait pu ne pas exister. Bien sûr, rien n'aurait empêché les Romains d'utiliser *domi militiaeque* ce qui au départ n'était qu'une petite variante de la grande famille des langues italiques, mais comme il aurait été plus facile de s'en tenir au grec pour le théâtre, pour la poésie et surtout pour la philosophie ! Entreprendre de créer une auctorialité latine à partir des modèles fournis par les Grecs, c'était prendre le risque d'apparaître comme des imitateurs sans talent, reproche encore souvent ressassé aujourd'hui, de se situer dans la situation de dépendance par rapport au génie d'un peuple à qui il fallait reconnaître dans tous les domaines, ou presque, la dignité d'avoir été le *prôtos euretès*. L'*auctoritas*, c'est par définition le fait d'accroître, d'apporter quelque chose en plus. Quel accroissement, quelle beauté, quelle inventivité cette nation de paysans et de soldats pouvait-elle prétendre apporter au legs grec, dont eux-mêmes ne contestaient pas la perfection, en tout cas dans le domaine de la culture ? Il faudra attendre Cicéron pour avoir des éléments de réponse à ces questions. De tout ce qu'il a écrit à ce sujet, des échos rencontrés çà et là chez d'autres écrivains, on peut affirmer que l'auctorialité romaine s'est définie, avant même d'avoir été conceptualisée, comme la conscience d'une double nécessité. On ne pouvait pas laisser de tels chefs-d'oeuvre sans l'hommage d'une imitation, mais non ne pouvait pas non plus prétendre être un grand peuple sans prendre le relais de ce qui était à la fois un achèvement et une ouverture. De l'auteur latin, on dit souvent qu'il fut un passeur, ce qui est à la fois vrai et faux. Il est vrai que sans les Romains, notre connaissance de la culture grecque serait bien plus imparfaite encore qu'elle ne l'est. Dans le même temps, un passeur se fixe comme mission de sauver un objet, un patrimoine, or ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans le cas de l'auteur romain, mais bien plutôt d'une forme de *dasein*. Il fallait non pas passer, transmettre mais être là, surgir de manière inattendue, surprenante dans un espace, celui de la beauté et de la science, où *a priori* on ne pouvait être qu'un adminicule, et transformer cette situation secondaire, en une irréfragable évidence, faire en sorte que rétrospectivement l'auteur grec apparaisse comme dans l'attente de son successeur romain, Démosthène préfigurant Cicéron, Homère Virgile, Callimaque Catulle etc.

La langue construit du réel, et le latin, langue elle-même construite, écrite, savante, que Dante appellera "la grammaire" par excellence, entretient avec la construction du réel, avec le réel comme construction de la langue et de l'esprit, un lien particulièrement fort. Non seulement la langue construit le réel, mais elle le dignifie et lui donne de l'amplitude. Nous sommes certainement là au coeur du projet humaniste de la Renaissance. Ce processus linguistique de dignification du réel renvoie à ce que

la latin appelle, pour caractériser son rapport au politique, l'*auctoritas*, qui est au coeur du projet *augustéen* de refondation de la république, et qui assimile le pouvoir et l'action à un processus d'augmentation de la réalité, selon il est vrai de toutes autres voies que ce que l'on entend aujourd'hui sous ce terme.

La question de la langue occupe une place centrale chez les Humanistes, au moment où les textes antiques constituent à la fois la référence – l'autorité – de la fondation de la cité mais aussi le creuset où doit être élaborée une modernité qui procède également d'une réévaluation du statut des langues modernes. Pourtant, jusqu'à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, le latin continue, chez de nombreux penseurs européens, d'être la langue d'autorité, propre à explorer un réel en perpétuelle mouvance et à lui fournir une conceptualisation d'exception.

## Programme

*Matin*  
*Salle F 659*

9h 15 **Carlos Lévy** (Univ. Paris-Sorbonne): « La nécessité d'une langue philosophique latine : une question d'*auctoritas* ? »

10h 00 **Alessandro Garcea** (Univ. Paris-Sorbonne): « Un cabinet de curiosités linguistiques : le *Dubius sermo* de Pline »

*pause*

11h **François Prost** (Univ. Paris-Sorbonne): « L'*auctoritas* de la langue latine dans l'Apologie d'Apulée »

\*\*\*

*Après-midi*  
*Amphi Cauchy*

14h 30 **Guido Cappelli** (Universidad de Extremadura): « Latino e volgare nel discorso politico tra gli umanisti e Machiavelli »

15h 15 **Nella Bianchi-Bensimon** (Université Paris-Ouest) et **Hélène Casanova-Robin** (Université Paris-Sorbonne) : « La question de l'*auctoritas* de la langue (latine ou vernaculaire ?) dans les dialogues antéroïques du Quattrocento. Premiers éléments d'étude comparative (Platina, *Contra Amores* / Fregoso, *Anteros siue Contra amorem*) »

*pause*

16h 30 **Pierre Caye** (Centre Jean Pépin) : « *Brevitas imperatoria.* »

17h 30 *clôture de la journée*